



RECHERCHE HISTORIQUE

GASTON CREMIEUX ECRIVAIN

par
Roger Klotz

«C'est la bile du peuple, de l'immense folie au front terreux, qu'il a dans le sang, et qui jaunit ses phrases pleines, et qui donne à ses improvisations le ton des médailles de vieil or. »

Jules Vallès – *L'insurgé*.

« Dans notre siècle, il faut être médiocre, c'est la Seule chance qu'on ait de ne point gêner autrui.

L'artiste est à descendre, sans délai, comme un Oiseau perdu le premier jour de chasse. Il n'y a pas De chasse gardée, tous les jours sont bons. Aucune Complaisance, la société se défend. »

Léo Ferré – *Poète...vos papiers !*

Le souvenir de Gaston Crémieux est inscrit dans la mémoire collective de Marseille. Un boulevard du 8^{ème} arrondissement porte son nom ; une plaque, apposée sur sa tombe au Cimetière israélite de la Timone, rappelle la carrière et la mort du plus grand des Communards marseillais. Pierre-Yves Seraf et Monsieur le Bâtonnier Charles Cohen ont rappelé, dans les colonnes de l'*Echo des Carrieres*, le rôle joué par Gaston Crémieux dans la Commune de Marseille en 1871. Ils ont également raconté sa conduite devant le peloton d'exécution chargé de le fusiller. On insiste pourtant peu sur l'œuvre littéraire de Gaston Crémieux. Maître Roger Vignaud, dont le bel ouvrage fait de Gaston Crémieux la figure emblématique du mouvement ouvrier de Marseille, ne s'est pas arrêté à l'étude d'une œuvre qu'il a pourtant lue¹. Il y a là une lacune qu'il faut peut-être essayer de combler.

Dans son article sur *La Commune et la littérature*, Jean Fréville ne cite pas Gaston Crémieux qu'il connaît puisqu'il le mentionne à propos de Clovis Hugues. Jean Fréville dit :

« La poésie de la Commune comprend les poèmes composés au cours de la lutte et après la lutte, dans les prisons, les bagnes, l'exil. Elle glorifie l'idéal de

1871, s'inspire des événements, reflète et continue le combat contre l'exploitation capitaliste. »²

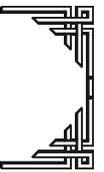
La littérature communarde est donc une littérature socialiste, directement inspirée par les théories marxistes. Jean Fréville en situe la production « au cours de la lutte et après la lutte ». On peut se demander s'il n'y a pas eu une genèse à cette littérature de combat. La littérature ne pourrait-elle pas avoir servi de terreau aux idéaux politiques ?

Gaston Crémieux commence en effet à écrire bien avant 1871. Le Professeur Raymond Huard signale ainsi des poèmes publiés dans *L'avenir* en 1857³. Nous avons retrouvé, à la Bibliothèque Nationale deux brochures, *A l'Italie* publiée à Nîmes en 1859 et *Les Marseillaises* en 1868. Monsieur Crémieux-Brilhac a bien voulu nous communiquer la copie de *Robespierre – Le 21 janvier 1793*, un monologue en vers publié en 1869. Nous avons enfin retrouvé les *œuvres posthumes* de Gaston Crémieux qui, publiées en 1879 à Paris, comprennent une lettre d'Hugo, une notice d'Alfred Naquet, un sonnet de Gaston Crémieux à sa femme, des poèmes déjà publiés dans *Les Marseillaises : Gandins et Cocottes* et *Les voix du peuple*. Surtout, ces *œuvres posthumes* comprennent une tragédie, *Le 9 thermidor ou la mort de Robespierre*, composée par le condamné pendant sa détention au fort Saint-Nicolas et à la prison Saint-Pierre à Marseille. Ecrite de mai à septembre 1871, l'œuvre a été terminée par Clovis Hugues⁴. Parce que les *œuvres posthumes* de Gaston Crémieux sont peut-être le testament littéraire et politique du plus grand des communards marseillais, il serait intéressant de rééditer l'ouvrage avec une préface et, peut-être, un appareil critique. En tous cas, l'ensemble de cette œuvre littéraire explique aussi bien Gaston Crémieux que la Commune de 1871.

LES GOUTS LITTÉRAIRES DE GASTON CREMIEUX.

Monsieur Huard note que Gaston Crémieux prend la défense de la littérature contre la domination de l'argent :

« Imaginant de façon conventionnelle un dialogue burlesque entre un directeur de théâtre et un direc-



RECHERCHE HISTORIQUE

teur de journal de Qimper-Corentin, G. Crémieux fit avouer au second qu'il a dû abandonner le domaine de la littérature pour transformer sa feuille en un journal boursier ... Et il n'apprécie guère ses nouveaux lecteurs :

« Des marchands
Banquiers, boursicotiers, esclaves complaisants
D'une lettre de change et de son échéance,
Ils regardent tomber nos arts en déchéance.
Plutôt que de les sauver, que de risquer un liard
Ils canoniseraient l'incendiaire Omar. »

Protestation classique de jeune intellectuel peu fortuné, mais qui correspond aussi à une époque où la course à l'argent, si caractéristique des débuts du Second Empire commence à susciter une réaction morale. La comédie de Ponsard, *L'honneur et l'argent* (1853), applaudie par Napoléon III lui-même, en est, à l'époque, le témoignage. »⁵

Cette « protestation classique de jeune intellectuel », qui se dresse contre la création des grandes banques, du système bancaire, de la Bourse et de la spéculation financière, porte en soi les germes de toute la protestation socialiste contre le système bourgeois. L'allusion à « incendiaire Omar », c'est-à-dire aux affaires d'Orient et à la « querelle des Lieux Saints », est une critique de la politique impériale au moyen-orient et en Russie. Par ces poèmes, qui sont ceux d'un intellectuel, Gaston Crémieux semble un peu ouvrir la voie à Zola, à Péguy, à Sartre ou à Bernard-Henri Lévy.

Cet intellectuel a des goûts classiques. Poursuivant son analyse, Monsieur Huard dit :

« Dans le même article, il place dans la bouche d'un directeur de théâtre une critique sévère du théâtre de son temps enclin à l'enflure romantique. »⁶

De même, Gaston Crémieux est parfois dérouté par les oeuvres de ses contemporains. C'est ce qui ressort de son poème « à Théodore de Banville » :

« De ta bizarre fantaisie
J'admire mal la poésie ;

J'aime un vers limpide et profond
Et non un clown, un intermède
Qui danse sur la corde raide
Ou lance ses pieds au plafond.

Quand tu fis de la pauvre Alsace
Parler l'impatiente Audace,
Les regrets, l'espoir, les douleurs,
Sans paillette ni métaphore,
Ton vers ainsi que d'une amphore
Sortit aussi pur que tes pleurs.

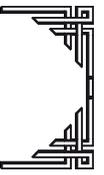
Reviens à l'art qui t'énamoure.
Témérité n'est point bravoure ;
Notre langue aime la beauté ;
Elle permet que ton caprice
L'orne, l'éclaire, l'assouplisse
Mais respecte sa dignité. »⁷

Gaston Crémieux n'apprécie pas la virtuosité du poète parnassien, parfois capable d'imiter Villon ou Charles d'Orléans. Il aime « un vers limpide et profond ». Aux odes, qui sont peut-être, pour lui, des exercices et non des œuvres d'art, il préfère un vers « sans paillette ni métaphore ». Il y a ici une méditation poétique et linguistique à travers laquelle Gaston Crémieux montre que la simplicité du vers fait la beauté du poème et son universalité.

UN ECRIVAIN ENGAGE.

Monsieur Huard montre que deux articles publiés par Gaston Crémieux dans *L'avenir* permettent d'entrevoir ses opinions politiques. Il s'agit d'une notice sur Béranger et d'un compte-rendu d'un poème d'Autran sur le siège de Milianah, un épisode de la conquête de l'Algérie en 1840. Monsieur Huard dit :

« Gaston Crémieux est avant tout un patriote. La gloire militaire le séduit d'autant plus peut-être qu'il n'a connu ni l'armée, ni la guerre de près ... Cet aspect ne doit jamais être oublié car il est fondamental pour comprendre une évolution ultérieure. On rencontre chez son cousin Esdras des sentiments du même ordre. Assurément hostile au Second Empire, il avait néanmoins en 1855 illuminé sa maison pour fêter la victoire de Sébastopol. »⁸



RECHERCHE HISTORIQUE

On retrouve dans le poème *A l'Italie* un patriotisme certain et cet attrait pour la gloire militaire :

« Cependant, au foyer, nos pères invalides,
D'un accent mâle encor, mais par l'âge engourdi
Sous les larmes d'orgueil qui sillonnaient leurs
rides,
Nous remuaient le cœur avec des noms splendides :
Arcole, Marengo, Lodi !

Et la France à regret s'empare de ses armes,
Se lève, marche et dit : l'Italie est ma sœur ;
Et sa voix jette au loin le signal des alarmes
Déjà les opprimés ont essuyé leurs larmes,
Et déjà tremble l'oppresseur. »⁹

Pierre-Yves Serraf commente ainsi ce poème :

« [Gaston Crémieux] est favorable à l'intervention de l'armée française pour libérer les Italiens de l'emprise de l'Autriche. C'est ce qu'il écrit dans sa publication *A l'Italie*, cent vers rappelant les victoires de l'Empire contre l'Autriche « Arcole, Marengo, Lodi ! », rappelant les pays opprimés pour qui la France n'a rien fait : la Grèce, la Pologne et la Hongrie et exaltant la France à aider l'Italie opprimée. Il écrit ces vers le 1^{er} juin 1859 ; la France vient de conquérir la Lombardie à l'Autriche pour le compte du Piémont. »¹⁰

Il faut noter ici qu'Arcole, Marengo et Lodi ne sont pas des « victoires de l'Empire » mais bien des victoires de la République : C'est en effet le Directoire qui a confié au Général Bonaparte le commandement de l'armée d'Italie. On comprend mieux que Pierre-Yves Serraf dise, en citant un article de Gaston Crémieux :

« Il admire Garibaldi, à la fois républicain et défenseur des opprimés, « le plus populaire des républicains du monde entier ». »¹¹

En 1859, au moment où il écrit ses vers *À l'Italie*, Gaston Crémieux est bien républicain.

Ce républicain est également un jacobin. Pierre-Yves Serraf dit :

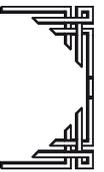
« Crémieux est un descendant des sans-culottes. Il ne dissocie pas son patriotisme de son républicanisme. Il est jacobin et fait partie du Cercle républicain du Midi. Il partage toutes les idées jacobines de souveraineté du peuple qui va jusqu'à l'insurrection (et il le prouvera) si le peuple est mécontent, de liberté totale, de morale sociale aussi ... »¹²

Ce jacobin a une admiration certaine pour Robespierre :

« L'histoire impartiale exhument Robespierre
Comme un tombeau couvert par la mousse et le
lierre
Tentera de me rendre à la postérité
Dans mon patriotisme et mon austérité. »¹³

Crémieux a ainsi voulu réhabiliter Robespierre « dans son patriotisme et [son] austérité ». Il admire « l'Incorruptible » parce qu'il place au-dessus de tout la République jacobine, une et indivisible dont il n'est que le serviteur. Il semble que, pour Gaston Crémieux, Robespierre illustre l'idée de Goethe selon qui « l'homme libre est celui qui honore quelque chose au-dessus de lui ». On comprend donc que Gaston Crémieux ait écrit les deux œuvres que nous avons déjà citées : *Robespierre – Le 21 janvier 1793* et *Le 9 thermidor ou la mort de Robespierre*. La première de ces œuvres a pour but de justifier la mort de Louis XVI :

« Il expie à lui seul le crime de sa race,
De son rôle il n'avait ni la foi ni l'audace ;
En trahissant le peuple il voulait le sauver ;
Lui-même s'est perdu, croyant se préserver.
Quelle corruption ou bien quelle folie
Rendait sa raison trouble ou son âme avilie.
Sans force pour combattre il n'a su que mentir ;
Pour gouverner la France, il brûlait d'en sortir.
...
Tu ne viendras plus, cruelle tyrannie,
Lèpre du cœur humain que nous avons bannie,
Hypocrite pouvoir de la corruption,
Tu ne reviendras plus pourrir la nation !
Vous, courtisans, valets, chambellans et ministres,
Agioteurs de cour aux appétits sinistres,
Qui des impôts sués ne faisiez qu'un repas ! »¹⁴



RECHERCHE HISTORIQUE

Louis XVI apparaît d'abord comme le symbole de la monarchie absolue, c'est-à-dire du régime exécuté. On peut se demander si, en 1859 déjà, Gaston Crémieux ne vise pas, derrière lui, Napoléon III. C'est la fuite de Varennes qui lui est d'abord reprochée, ainsi que de s'être coupé du peuple. Crémieux donne parfois à son vers un aspect oratoire :

« Pour gouverner la France, il brûlait d'en sortir. »

Cet alexandrin, dont les deux hémistiches sont antithétiques, constitue une formule qui frappe et donne à cette partie du discours un ton accusateur.

C'est « l'Incorruptible » qui apparaît ensuite : il condamne un régime qui ne s'appuie ni sur la raison ni sur l'honneur ni sur la vertu. Il refuse une pratique économique qui, pour « pourrir la nation », s'appuie sur « la corruption », sur le système des fermiers généraux, « agioteurs de cour aux appétits sinistres », c'est-à-dire sur la règle de l'inégalité devant l'impôt. Gaston Crémieux, en composant ces vers, a-t-il en mémoire les pages de *L'esprit des lois* sur le régime démocratique ? Robespierre, reste en tous points pour lui l'héritier du Siècle des Lumières.

Le 9 thermidor ou la mort de Robespierre fait de « l'Incorruptible » l'incarnation du peuple souverain et le symbole de la République :

« Je voulais que la France aussi forte que libre
Etendît une main sur la Réaction,
Et de l'autre écrasât la Coalition ...
Les faux républicains tiennent sur nous la hache !
Vadier bave, Fréron meurt, Barrère est un lâche,
Fouché rampe, tous ont frappé quelque innocent,
Tous ont sur eux du sang et puis encor du sang !
Et tu veux que je livre à cette horde infâme
Ma liberté, mon droit, et mon souffle et mon âme ...
Ils se servent des lois comme d'un projectile
Pour abattre ces murs où le droit est debout
...
Pleure, ô mon fier pays ! Les bandits ont vaincu.
»¹⁵

La République de Gaston Crémieux est bien, on le voit, celle de Montesquieu :

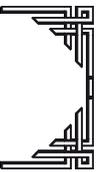
« La vertu politique est un renoncement à soi-même, qui est toujours une chose très pénible. On peut définir cette vertu, l'amour des lois et de la patrie. Cet amour, demandant une préférence continue de l'intérêt public au sien propre, donne toutes les vertus particulières ; elles ne sont que cette préférence. »¹⁶

Le Robespierre de Gaston Crémieux refuse les « lâches », ceux que la lâcheté fait « ramper » ou « baver », ceux qui « ont frappé quelque innocent », ceux qui « ont sur eux du sang et puis encor du sang », ceux enfin qui « se servent des lois comme d'un projectile » pour abattre le droit. En un mot, Gaston Crémieux condamne « les faux républicains » parce qu'ils ne s'appuient pas sur « la vertu politique » de Montesquieu.

L'admiration de Gaston Crémieux pour Robespierre a enfin une importance politique. On retrouvera chez Clemenceau cette admiration pour la Révolution qu'il acceptait « en bloc ». En 1871, Gaston Crémieux était-il déjà, au fond de lui-même, radical-socialiste ? Il était en tous cas radicalement républicain.

Et puis, cette tragédie, composée en prison à un moment où l'auteur attend son exécution, a peut-être aussi une valeur symbolique : Lorsque, dans la nuit du 29 au 30 novembre 1871, Gaston Crémieux s'interrompt pour aller, assisté par le Rabbin Vidal, devant le peloton, ne vient-il pas de s'identifier au Robespierre du 9 thermidor ? Gaston Crémieux ne vient-il pas ainsi de se libérer de ses propres angoisses ? La Convention, cette « horde infâme », ne serait-elle pas en fait « la République conservatrice » de Monsieur Thiers ? L'œuvre de Gaston Crémieux prend alors une valeur symbolique plus générale : Gilbert Durand note que le glaive, symbole d'un pouvoir capable d'ôter la vie, « reste toujours sous la dépendance des archétypes monarchiques, reste toujours lié au sceptre dont il n'est qu'une activation polémique. »¹⁷

Peut-être comprend-on mieux ainsi pourquoi Gaston Crémieux est tombé en criant : « Vive la République ! ». La République qu'il appelait par sa mort, c'est la République jacobine, une et indivisible, celle qui lutte pour la liberté, l'égalité et la fra-



RECHERCHE HISTORIQUE

ternité.

LE STYLE DE GASTON CRÉMIEUX dans *LES VOIX DU PEUPLE*.

Pierre-Yves Serraf estime que *Les voix du peuple* sont « sûrement [le] plus beau et [le] plus important poème »¹⁸ de Gaston Crémieux. Il donc intéressant de voir à travers ce poème quel pouvait être le style de l'auteur.

La composition du poème est très nette. La 1^{ère} partie comprend seize strophes de quatre vers aux rimes embrassées. Elle a pour thème « les souffrances qu'endure le peuple souverain ». La 2^{ème} partie a six strophes de trois vers. On voit alterner une rime et une rime plate. Le thème en est « l'approche de la révolution ». La 3^{ème} partie a treize strophes qui sont, de nouveau, de quatre vers aux rimes embrassées. C'est un appel à la révolution. La composition du poème, écrit en 1868, donne un ton prophétique à certains vers :

« Il vient un jour où, las d'espérer et d'attendre
La liberté qui marche à pas lents dans la nuit,
Loin des chemins sacrés le plébéien s'enfuit ...
La nature a perdu sa grâce et son prestige,
Tout agonise et meurt dans un calme effrayant.»¹⁹

Le poème semble ouvrir la voie au cycle des *Rougon-Macquart* de Zola, qui annonce l'effondrement de la société bourgeoise par le pourrissement et qui donne sa justification au mouvement communal tel qu'il apparaît dans *La débâcle*.

Le vocabulaire utilisé par Gaston Crémieux concerne d'abord le peuple. Le mot lui-même apparaît sept fois dans le poème. Il s'agit du peuple dominé :

« Ame de *plébéien* qui gémit et qui pense,
Elle porte des fers qu'elle rompra demain,
Et toujours *misérable* et toujours indomptée
Mord le *joug* qui l'opprime, *esclave* révoltée
De ces mille *tyrans* qui se donnent la main. »²⁰

Le vocabulaire concernant la domination, parfois

inspiré par l'antiquité (« plébéien », « esclave ») exprime parfois la force qui opprime (« fers », « joug », « tyrans ») et souligne enfin la condition « misérable » dans laquelle on maintient le peuple.

C'est au « peuple souverain » que rêve Gaston Crémieux :

Mais il nous donne *l'universel suffrage*
Depuis quatre-vingt ans, sur le marbre et l'airain,
Ils ont gravé le nom du *peuple souverain*,
Fondé le droit nouveau, renversé le vieil âge. »²¹

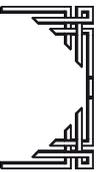
L'espoir dans « le suffrage universel » et dans la souveraineté populaire s'appuie, on le voit, sur les principes de 1789. On comprend que l'on puisse trouver dans ce poème tout un vocabulaire qui rappelle la révolution et invite le peuple à s'instruire :

« La liberté rayonne au haut des *barricades* ...
Ton plus grand ennemi c'est ta propre *ignorance*.
Instruis-toi, travailleur, travailleur, chasse-la de ton sein ;
Sinon la liberté perdra toute espérance
Voyant l'atelier vide et le cabaret plein. »²²

L'instruction du peuple est un des fondements de la pensée et de l'action de Gaston Crémieux. On sait qu'en 1867 et 1868, alors qu'il anime la loge marseillaise de « la Réunion des Amis Choisis » à Marseille, Gaston Crémieux crée, en accord avec le Maire Brochier, des écoles primaires maçonniques, le jour pour les enfants, le soir pour les adultes. Jules Ferry se souviendra en 1882 du modèle des écoles maçonniques que Gaston Crémieux a contribué à développer.

L'étude du vocabulaire permet, on le voit, de cerner la pensée politique de Gaston Crémieux. Il souhaite une république fondée sur la souveraineté populaire, le suffrage universel et l'instruction. Peut-être le poème est-il l'écho de certaines idées qui ne sont pas étrangères à la maçonnerie. Paul Gourdot dit dans *Les sources maçonniques du socialisme français* :

« Vers 1840, le débat maçonnique sur le bonheur collectif entre dans le discours maçonnique. Il relaye le vieux discours sur la philanthropie. Quelques néo-



RECHERCHE HISTORIQUE

babouvistes²³, particulièrement, entreprennent de diffuser leur attente dans les loges ... Les premiers convertis furent, sans doute, les ouvriers parisiens, emprisonnés après les émeutes des débuts de la Monarchie de Juillet, en juin 1832 et avril 1834 ... Un vrai militant révolutionnaire, Aloysius Huber, a laissé un témoignage sur ce comportement parisien :

« Une complète abnégation de soi-même, éclairer les masses, affranchir le prolétariat, conspirer au besoin, combattre à toute occasion pour vaincre tôt ou tard, voilà comme j'entendais le dévouement ... » Huber puise ses idées chez Robespierre et Saint-Just. »²⁴

On retrouve ici ce désir d' « éclairer les masses » et d' « affranchir le prolétariat » que nous avons rencontré chez Gaston Crémieux. L'idéal révolutionnaire, qui a trouvé des échos dans la maçonnerie de 1840, donne une coloration romantique au socialisme de Gaston Crémieux.

L'étude du vocabulaire des *Voix du peuple* nous a permis de mieux éclairer la pensée politique de Gaston Crémieux. Que va nous apporter l'étude des procédés de style ?

Nous relevons d'abord un procédé affectif :

« Emblème de la force, ô peuple, ô majesté,
Que je souffre à te voir te vautrer dans la boue,
Toi qu'on flatte à l'égal des rois et qu'on bafoue
Quand sur ta large épaule au faite on est monté. »²⁵

L'exclamation (« ô peuple, ô majesté ») permet ici d'introduire le verbe « que je souffre » en début de vers. La souffrance de l'auteur est accentuée par la position antithétique de certains mots :

« Ô peuple, ô majesté » / « te vautrer dans la boue ».
« L'égal des rois » / « qu'on bafoue ».

Nous avons affaire ici à des procédés oratoires qui prennent ici une valeur affective puisqu'ils expriment les sentiments de Gaston Crémieux face à l'oppression dont le peuple est victime.

Ces sentiments sont exprimés ailleurs par une métaphore :

« Peuple, *bouc émissaire de l'histoire*,
Chargeant ton cou des fers que l'on t'a fait briser,
Vainqueur, de ton triomphe on te vole ta gloire ;
Vaincu, dans ta défaite on te laisse écraser. »²⁶

La métaphore « bouc émissaire de l'histoire » est expliquée par la suite de la strophe : le peuple est l'éternelle victime de ceux pour qui il a fait les révolutions. Nous nous demandons, si dans le dernier vers de la strophe, il ne vaudrait pas mieux lire : dans ta défaite on te laisse *écrasé*. Si le texte de 1868 a eu une coquille, elle est en tous cas reproduite en 1879 dans les *Œuvres posthumes*.

Les sentiments de l'auteur s'expriment enfin à travers une comparaison :

« Je reconnais ma plainte et ma rébellion.
Le cri de Spartacus, de Christ et de Socrate,
Comme un écho vivant dans ma poitrine éclate
Et je sens sourdre en moi la Révolution. »²⁷

La comparaison avec Spartacus, Socrate et Jésus permet à Crémieux de donner à sa « plainte et à [sa] rébellion » une origine lointaine. Le rythme ternaire (« de Spartacus, de Christ et de Socrate ») donne une valeur oratoire à la comparaison et soulignent mieux les sentiments de l'auteur. Gaston Crémieux montre bien l'importance qu'il accorde à la « Révolution » en plaçant le mot à la rime, en fin de strophe.

Les procédés affectifs font apparaître, on le voit, le socialisme révolutionnaire de Gaston Crémieux.

Nous relevons également des procédés artistiques. Une image semble d'abord prolonger l'idée de Révolution :

« La nature a perdu sa grâce et son prestige.
Tout agonise et meurt dans un calme effrayant.
Soudain la foudre brille et gronde à l'Orient. »²⁸

Cette manière allégorique de présenter la révolution comme une lumière foudroyante qui vient de l'Orient est une image maçonnique. L'image semble annoncer ici une sorte de renaissance qui devrait succéder à l'agonie dont il est question au vers pré-



RECHERCHE HISTORIQUE

cédent.

Il faut noter enfin la coupe de certains vers :

« Lève-toi ; de la force indomptable victime »²⁹

La coupe (3 – 9) permet d'insister sur « Lève-toi ».

« En avant ! En avant !

Ah ! Je veux bien com-

battre. »³⁰

La présentation typographique et la coupe (3 – 3 – 1 – 5) mettent ici en valeur l'expression « en avant » et soulignent encor mieux l'importance du mot « combattre » qui est à la rime. On note, dans les deux exemples, le caractère légèrement brisé de l'alexandrin qui cherche à se détacher de la coupe en 6 – 6 du vers classique. A la même époque, Baudelaire, Verlaine et Rimbaud cherchent plus encore à faire sortir la poésie du carcan de l'alexandrin. La conception que Gaston Crémieux a de l'alexandrin reste assez proche du romantisme. C'est ce qui lui permet d'exprimer son idéal révolutionnaire.

Les voix du peuple sont donc un poème important. On voit apparaître plusieurs aspects de l'idéal de Gaston Crémieux. C'est un socialisme humanitaire qu'il tient de la Révolution.

L'étude de l'œuvre littéraire de Gaston Crémieux permet de voir en lui un intellectuel engagé. Son socialisme paraît se nourrir à plusieurs sources : Plein de l'idéal révolutionnaire de 1789, il semble parfois trouver des racines dans l'idéal maçonnique. Il trouve des moyens d'expression dans un style romantique qui lui permet de mieux exprimer sa recherche de la Liberté. En 1871, l'ami de Gambetta est très proche du socialisme radical ; il est en tous cas radicalement républicain. Gaston Crémieux meurt pour que « Vive la République » l'année où Rimbaud, le plus jeune des communards, publie *Le bateau ivre*. En libérant les mentalités de bien des carcans, la Commune et sa littérature ont introduit dans les esprits un vent de liberté qui ouvre la voie à Jules Ferry, à Jean Jaurès et à Léon Blum.

¹ Vignaud (Roger) – *Gaston Crémieux : la Commune de Marseille : un rêve inachevé*. Aix-en-Provence. Edisud. 2003.

² Revue *Europe*. Avril-mai 1951 PP.72sq

³ M. Raymond Huard, Professeur à l'Université Paul Valéry à Montpellier, a fait, il y a quelques années, une communication sur *les débuts d'un jeune intellectuel nîmois, Gaston Crémieux* à un colloque organisé par M le Professeur Iancu. Nous utilisons ici le texte que M le Docteur Simon avait bien voulu nous communiquer en son temps.

⁴ Nous renvoyons ici à la biographie que Jean-Claude Izzo a publiée en 1978 chez Jeanne Laffitte à Marseille sous le titre *Clovis Hugues, un rouge du Midi*.

⁵ Op. Cit. P. 7.

⁶ Ibidem.

⁷ Op. Cit. P 49. Poème écrit le 19 octobre 1871.

⁸ Op. Cit. P. 10

⁹ Crémieux (Gaston) - *A l'Italie. Cent vers*. Nîmes, 1859. PP. 4 – 7.

¹⁰ Serraf (Pierre-Yves) - *Gaston Crémieux et la Commune de Marseille*. Mémoire de maîtrise présenté devant l'Université de Provence, sous la direction de M le Professeur JM Guillon. Aix-en-Provence, 1994. P.18.

¹¹ Ibidem.

¹² Ibidem

¹³ Crémieux (Gaston) – *Robespierre – Le 21 janvier 1793*. Marseille, 1859. P. 15.

¹⁴ Ibidem. PP. 9 – 10.

¹⁵ *Le 9 thermidor ou la mort de Robespierre*. In *œuvres posthumes*. Paris, 1979. Passim.

¹⁶ Montesquieu (Charles Louis de Secondat de) – *L'esprit des lois*. IV, 5.

¹⁷ Durand (Gilbert) – *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*. Paris, Dunod, 1992. P. 156.

¹⁸ *Les voix du peuple*. In *Les Marseillaises*. Marseille, 1868. P. 29.

¹⁹ Ibidem. P. 16

²⁰ Ibidem. P. 18

²¹ Ibidem.

²² Ibidem, P. 20.

²³ Babouviste : disciple du révolutionnaire Babeuf qui voulait instaurer une sorte de communisme égalitaire.

²⁴ Gourdot (Paul) – *Les sources maçonniques du socialisme français*. Monaco, Editions du Rocher, 1998. P. 213 sq.

²⁵ Op. Cit. P. 19.

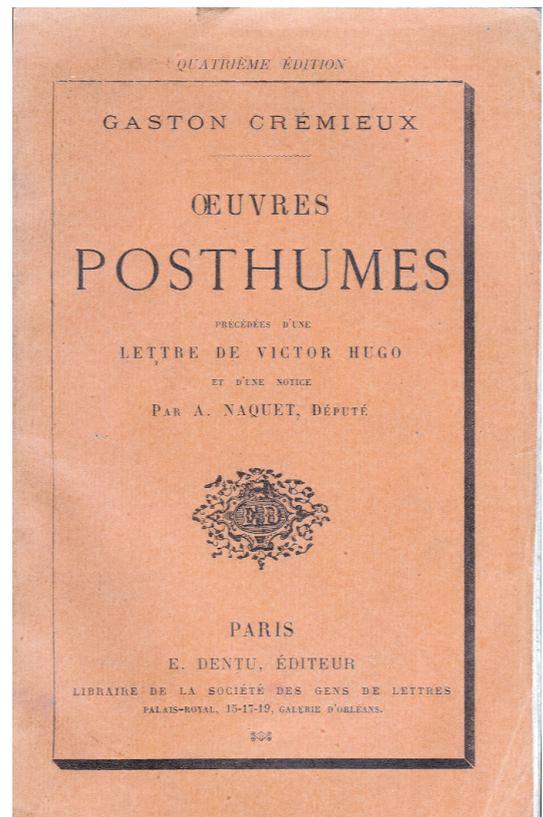
²⁶ Ibidem.

²⁷ Ibidem.

RECHERCHE HISTORIQUE



Gaston CREMIEUX



COUP DE CHAPEAU A FREDERIC VOULAND par Roger KLOTZ

Frédéric Vouland n'est pas un inconnu pour les membres de notre association. Ceux d'entre nous qui ont participé à notre assemblée générale d'Arles se souviennent de la manière dont il avait agrémenté notre repas par ses chants et ses récits judéo-comtadins.

J'avais eu l'occasion de le rencontrer, peu de temps auparavant, à une manifestation organisée au Museon arlaten par notre ami Bruno Portet, qui assurait alors l'interim de la Conservation du Musée Juif Comtadin. Frédéric Vouland nous a présenté ce jour-là, accompagné de son inséparable guitare, un petit récital de musique judéo-comtadine. On sait à l'ACJP que je suis provençaliste. Le contact avec Frédéric Vouland s'est d'autant plus facilement établi que j'ai connu, il y a longtemps, son oncle qui a enseigné le Provençal à l'Université de Nice.

Ce Professeur des écoles, aujourd'hui membre de l'ACJP, est sans aucun doute un provençaliste original, un romaniste hors normes, en un mot un poète passionné à la fois par la vie et par le savoir. Cet écrivain occitan, qui a eu les honneurs de l'émission régionale *Vaqui*, est également passionné de rugby. Il a également des dons de chanteur et de guitariste. Il a charmé notre assemblée générale de Trets, en chantant *la chanson du cabri*. Il nous l'a chantée en Provençal, bien sûr, mais je crois qu'il la connaît aussi en Yddish. Il a également déjà publié un article dans notre revue.

Frédéric Vouland a fait d'importants travaux universitaires sur la littérature des Juifs du Pape en Provençal. Il a ainsi retrouvé à la Bibliothèque Inguibertine de Carpentras des manuscrits anciens concernant entre autres *Lou Sermoun di Jusiou* (un texte que nous ne connaissions auparavant que par Roumanille). Notre ami a également appris l'Hébreu pour mieux cerner ce qu'a de spécifique la littérature des Juifs comtadins. Frédéric Vouland nous a enfin proposé l'édition et la traduction de deux textes judéo-comtadins. Nous en publions un dans notre N°47, réservant le second à un autre numéro.



RECHERCHE HISTORIQUE

Résumé de travail universitaire.

par
Frédéric VOULAND

*Notre ami Frédéric Vouland vient de nous adresser le résumé d'un **master 2** qu'il a présenté avec succès devant l'Université Paul Valéry à Montpellier. Nous tenons à le féliciter. Son mémoire, qui porte sur un texte important de la littérature judéo-comtadine, a été rédigé et soutenu ... en judéo-comtadin. Grâce à Frédéric Vouland, la littérature des Juifs du Pape est toujours vivante aujourd'hui. Notre revue est fière de compter parmi ses rédacteurs un auteur qui conjugue au présent la langue de nos aïeux et qui la fait entrer à l'Université par la Grande Porte.*

Ce Master 2 a pour titre *Salon aleren ou le Sermon des Juifs*. Il a été obtenu sous la direction de M. Philippe Martel et M. Florian Vernet à l'Université Paul Valéry (Montpellier III) en octobre 2005. Il a été rédigé et soutenu en Langue d'Oc, au demeurant la langue originelle de ce sermon, et celle des Juifs du Pape de ce temps. M. Yvan Ferréol, et l'auteur, disposent de la version française, enrichie d'un autre sermon.

On connaît ce fameux *Sermon des Juifs* par *L'Armana prouvençau* de 1872 qui aura eu le mérite d'en révéler l'existence à beaucoup, dont l'auteur lui-même. Or, ce texte, assez méchant pour les Juifs dans sa conclusion, passa longtemps, et passe encore, pour une pochade chrétienne contre Les Juifs.

Il existe une tradition manuscrite de ce sermon. On en trouve 3 versions à la Bibliothèque Inguimbertaine à Carpentras et 2 versions à la Médiathèque Ceccano d'Avignon.

Dans le master, les 6 textes différents sont donnés en regard en, édition « diplomatique » ... scrupuleusement recopiés à l'identique, avec toutes les scories.

Suit un très long commentaire linguistique, puis une analyse littéraire.

En comparant, les versions différentes, il apparaît que dans une version, apparemment la plus ancienne, de nombreux termes hébraïques n'ont pas été détectés ni a fortiori compris par les scribes successifs. Donc les erreurs se sont répétées et amplifiées avec les versions successives (toutes ont été copiées par des Chrétiens).

En fait, le texte à double fond, date sûrement de la période avant le rattachement du Comtat, et très probablement de Pourim 1789 ... 1790 au plus tard. Cela pose la question de l'abandon « unilatéral » du fameux chapeau jaune. Le texte d'un côté raconte la Bible comme on le ferait au coin d'un comptoir, au crépuscule, mais cache en fait une analyse très pointue du rapport (de la communauté juive) à l'autorité, et en fait une véritable typologie. Ce texte, que *l'Echo des carrières* devrait publier sous peu, se conclut à mots couverts sur l'interrogation de la société judéo-comtadine face à son autorité de tutelle.

Passons sur les détails, mais un travail que nous entreprenons sur *Harcanot et Barcanot* confirme que dès 1789 on discute âprement sur le départ des Juifs dans le landerneau carpentrassien, du départ et de ses conséquences ... au demeurant plus économiques qu'humaines pour la ville.



Frédéric VOULAND